

Ciné-



Dans ce numéro :
**LE VOYAGE DANS
L'IMMOBILE**

Mondial

TOUS
LES VENDREDIS

4^F.

N° 75 — 5 Février 1943

Brigitte Barges, la jolie partenaire de Jean Servais interprète le rôle de Germaine aux côtés de Kate de Nagy, Roger Karl, Jacques Baumer et Georges Péclet dans " Malhia la Métisse ", film réalisé par Walter Kapps.

(Photo Allard.)



J.-P. PAULIN aux prises avec le diable



COMMENT vous imaginez-vous Jean-Paul Paulin, le réalisateur de « Cap au large » ? Petit, sportif, lesté, toujours en mouvements ? Or, Jean-Paul Paulin est grand et ressemble plutôt à un académicien qu'à un metteur en scène. C'est à lui que nous devons « Trois de Saint-Cyr » et « Les Filles du Rhône ». Auvergnat d'origine, J.-P. Paulin habite les Alpes-Maritimes. S'il est infidèle à cette contrée, il a des excuses. Ne vient-il pas tourner à Paris « L'homme qui vendit son âme au diable » d'après le roman de Pierre Weber ? C'est à Charles Méré, président de la Société des gens de lettres, qu'incombe le soin de l'adaptation et des dialogues. Michèle Alfa, André Luguet, Larquey, Le Vigan seront les protagonistes de ce film humoristique.

J.-P. Paulin est navré : son nouveau film ne comporte aucun extérieur cher à son cœur. Mais de nombreux truquages à réaliser le passionnent.

Ce que j'aime dans le cinéma, dit-il, c'est ce qui l'oppose au théâtre : les extérieurs et les reconstitutions historiques.

Mais M. Bossis, son assistant vient de surgir, ainsi que M. Charles Méré. Il est temps d'interrompre la conversation.

Andrée NICOLAS.



Les girls de Tabarin et du Lido.



Ginette Baudin



Georges de Trébert

QUAND LES GIRLS s'envolent sur l'écran

LES girls de Tabarin et du Lido réunies ont déjà donné au cinéma deux jeunes artistes. L'une d'elles, la plus lancée, Ginette Baudin, après avoir passé une partie de son enfance au pensionnat, est devenue capitaine-girl, s'est fait remarquer dans « Romance de Paris », parmi les danseuses du French-Cancan, a débuté au cinéma par de petits rôles et continue dans un rôle important de « Port d'attache », avec René Dary et Michèle Alfa.

L'autre s'appelle Colette Morel. Elle a tourné dans « Romance de Paris », « Pêché de jeunesse », « Ne touchez plus ». Qu'elle n'en reste pas là ! Il faut bouger, au contraire, pour arriver. Ce groupe de girls prolifique est dirigé par le frère d'Irène de Trébert. C'est un danseur de mérite... Au cours de la guerre, une balle de mitrailleur lui a enlevé le coude droit... Son bras était perdu. Sa carrière aussi. Les médecins ont tenté l'impossible pour le sauver. Ils ont remplacé l'os perdu par un os de chien... Pour danser de nouveau, Georges de Trébert a dû se rééduquer... et reprendre à danser avec un partenaire.



VITOLD A MIS 15 ANS A PERDRE SON ACCENT...

un film le force
à le reprendre...

COMME beaucoup de ses compatriotes, Michel Vitold a vécu le tragique destin des émigrés russes. Il vint en France. En contact constant avec ses compatriotes, il garda son accent. Le jour où il voulut devenir comédien, tous ses amis lui conseillèrent d'essayer de le perdre. Après quinze ans de travail et d'efforts, Michel Vitold y réussit.

Après son succès dans « Jupiter », la pièce de Robert Boissy, Marcel L'Herbier lui offrit un rôle dans « La Nuit fantastique », un rôle d'émigré russe...

...Avant d'accepter, Vitold a manqué de s'évanouir.

JIMMY GAILLARD A OFFERT A THIERRY L'IMBATTABLE une ceinture porte-bonheur qui a failli lui être néfaste

AVANT les prises de vues du « Grand Combat », Jimmy ignorait à peu près tout de la boxe. Pour pouvoir tenir son rôle de champion avec assurance, il lui fallut apprendre les règles de ce sport... Ce fut Thierry qui l'entraîna. Et, petit à petit, Jimmy est devenu un enragé de la boxe. Il ne manque plus un match, et la semaine dernière, pour remercier son professeur, il lui a remis une ceinture porte-bonheur. Cette ceinture bleu, blanc, rouge, ornée d'un motif en argent ciselé, sera portée par Thierry chaque fois qu'il montera sur le ring.

Mais dernièrement, avant son combat contre Renard (jour où il étrennait en public la fameuse ceinture) celle-ci faillit lui jouer un mauvais tour. Au moment où il quittait sa loge, la boucle de la ceinture se défit et tomba à terre. Thierry, mettant le pied dessus, se retrouva assis par terre au milieu du couloir.

...Pour un peu, j'étais knock-out avant le match. Heureusement, quelques minutes plus tard, sa rapide victoire lui prouva les heureuses vertus que Jimmy avait souhaitées à son cadeau.

DES VISITEURS DU SOIR à l'esprit d'épicier

A PROPOS des « Visiteurs du Soir », notre collaborateur Louis Guibert rapportait une conversation interceptée qui lui faisait élever un doute sur la véritable paternité du diable.

Nous recevons à ce sujet une lettre de M. Albert Paraz, l'auteur du très beau livre « Le roi tout nu » et l'un de ceux qui peut à juste titre se réclamer du diable. Au demeurant, voici son point de vue, qui n'est nullement diabolique mais très amicalement confraternel à l'égard de Prévert :

Monsieur le Rédacteur en chef,

J'ai eu connaissance du petit article de votre collaborateur Louis Guibert intitulé : Quel est le véritable auteur des Visiteurs du Soir ?

Je ne veux pas envenimer une querelle en insistant, en rectifiant, en racontant exactement ce qui s'est passé. Je vous demanderai seule-



Fernand Gravay, Capitaine Fracasse 1943...



Pierre Blanchard, Fracasse 1928.

ON présente à Paris une nouvelle version en deux épisodes du *Comte de Monte-Cristo*. Tant en France qu'à l'étranger, c'est la cinquième réalisation à l'écran du fameux roman d'Alexandre Dumas. Peu de temps après la guerre de 1914-1918, Pouchal en tournait une première adaptation, dont Léon Mathot, alors dans toute sa gloire de vedette, était l'interprète.

Ce fut ensuite, toujours en muet, la version d'Henri Fescourt avec Jean Angelo, dans le rôle de Monte-Cristo.

Un autre personnage, non moins célèbre que Monte-Cristo, *Le Capitaine Fracasse*, va, lui aussi, reparaitre à l'écran. Il sera incarné par Fernand Gravay, à qui la barbe en collier et le chapeau mousquetaire n'ont rien enlevé de son entrain ni de sa fantaisie. Cette figure chevaleresque eut, elle aussi, voici plus de quinze ans, un premier interprète, Pierre Blanchard.

Ces réincarnations ne sont cependant pas le privilège des personnages masculins. Carmen, la brune gitane créée par Prosper Mérimée, eut bien souvent la faveur des cinéastes. Et voici, depuis plus de huit mois, le metteur en scène Christian-Jaque aux prises avec l'héroïne, incarnée cette fois par Viviane Romance.

Des esprits chagrins vous diront qu'il est

THÈMES d'hier FILMS d'aujourd'hui

pénible de voir ainsi reparaitre périodiquement à l'écran les mêmes personnages et les mêmes sujets. Remis au goût du jour, adaptés selon les derniers moyens techniques, ces nouvelles moutures ne sont

pas toujours les meilleures. Mais ce n'est pas une raison suffisante pour les condamner à priori.

Le cinéma n'a sans doute pas encore de règles assez solides pour pouvoir faire œuvre durable. Au bout de peu d'années, style et mimique apparaissent périmés et souvent d'autant plus ridicules que l'œuvre, à l'époque, parut audacieuse. Cela ne saurait pourtant impliquer une reprise de tous les sujets, même s'ils ont fait leurs preuves. On peut réserver ce privilège à quelques-uns d'entre eux, et peut-être précisément à ceux qui mettent en scène un visage familier, un héros de légende...

En voici trois, nés, les uns et les autres, au cours du siècle dernier. Ils sont devenus, par la violence des expressions dont leurs auteurs les ont parés, la personification de certains sentiments : Monte-Cristo, c'est la vengeance ; Carmen, la passion ; Fracasse, la bravoure... Accessibles par là au public le plus vaste, ils ont déjà visage de légende et c'est à ce titre surtout qu'ils méritent de demeurer dans la faveur populaire. Ils constituent une sorte de patrimoine que les cinéastes auraient grand tort de délaisser.

Mais comme ils ont leur caractère, ces héros ont aussi besoin d'un cadre à leur mesure et d'un style... On ne fait pas, avec un thème populaire, une création originale. Ici, le réalisateur est l'esclave de son sujet et doit l'être. Il s'efface devant son modèle dont il n'est en vérité que l'interprète...

Et cependant, tant il est vrai que la personnalité domine l'œuvre, il n'est pas impossible d'y rencontrer parfois une assez bonne qualité. Ainsi retrouve-t-on, du roman au film, les problèmes de la traduction et ceux de l'adaptation. Ils trouvent leur solution dans la fidélité ou dans la liberté, selon la volonté du réalisateur ou simplement son tempérament.

Les cinéastes qui reprennent, en nouvelle version, un vieux thème, ne suivent-ils pas l'exemple de nos classiques ? L'on n'avait guère scrupule autrefois à démarquer purement et simplement les auteurs étrangers ou des légendes populaires. *Le Cid* était une réminiscence du *Romancero* espagnol, une adaptation de Guilhem de Castro. Molière n'emprunta-t-il pas à Plaute, pour *L'Avare*, le sujet de sa comédie et des scènes entières ?

Au théâtre comme à l'écran, aujourd'hui comme hier, on adapte et on transpose. Les types sont éternels dans la mesure où ils symbolisent des sentiments et c'est pourquoi, sans doute, ils évoluent sans cesse.

N'accablons donc pas les cinéastes en leur reprochant de ressusciter les héros de jadis. Tout au plus pourrait-on leur demander de ne pas s'en tenir à ceux que protège la faveur populaire, mais aussi aux grandes figures d'hier et de toujours : Hamlet, Macbeth, Faust ou don Quichotte, qui sont, sous leur aspect légendaire, des prototypes d'humanité.

Pierre LEPROHON.



La remise de la ceinture au bar de l'Auto.



Pierre Richard-Willim, élégant Monte-Cristo, dans le film de Robert Vernay.



Jean Angelo, non moins élégant, dans le film muet d'Henri Fescourt.

ALAIN CUNY a-t-il des rapports

guide nous ouvre toutes grandes les portes d'un spacieux appartement complètement vide. Le salon est d'un beau rouge, couleur infernale.

Dans l'une des pièces, Cuny, armé d'un flambeau, examine la glace. Vous savez que pour appeler le diable on doit se regarder dans un miroir à minuit. Or, bien qu'il soit cinq heures de l'après-midi... le réveil marquait minuit.

Enfin, sous le prétexte qu'il faisait froid, Cuny s'est mis à jouer avec le feu. Jeu diabolique.

Nous avons surpris Cuny dans son studio au milieu des préparatifs d'un déménagement très proche. Le long couloir n'était que le métro. Quant à l'appartement aux murs rouges, c'est son nouveau logis. Tout simplement...

Simone MOHY.



Alain Cuny joue avec les flammes.

Pour appeler le diable à minuit...



L'oiseau des sages et des philosophes.



Sur une feuille blanche surgit un visage.

On sonne chez Cuny. La porte s'ouvre sur un désordre apocalyptique. Bouquins et disques gisent au milieu de la pièce, dessins (Cuny est un peintre de talent) et photos s'étaient, un violon voisine avec une roue de bicyclette. Enfin, sur la table, une splendide chouette. Et un coupe-papier ciselé d'une tête de chouette.

Cuny va à son chevalet. Une feuille blanche y est posée. Aussitôt surgit sur la feuille un visage dessiné au fusain.

Vous regardez autour de vous. Vous découvrez une gravure représentant une scène du « Faust » de Goethe. Ici, sur le dos d'une chaise, une cinquantaine de cravates s'enroulent, comme des serpents.

Maintenant, prenant sa chouette sous le bras et un bougeoir sous l'autre, Cuny nous entraîne à travers de longs couloirs emplis de monde. Cela dure près d'une demi-heure. Puis nous revenons à l'air libre. Et notre mystérieux

(Photos Le Studio.)

...avec le

DIABLE ?

LE COMTE DE MONTE-CRISTO

Ne soyons pas sévère avec nos souvenirs d'enfance et ne demandons pas autre chose à ce film que de réveiller une émotion ancienne que le roman d'Alexandre Dumas, puis le film muet de Pouctal surent faire naître jadis dans nos cœurs peu exigeants. Puis tard, un troisième film, en couleurs, en relief et en je ne sais quoi d'autre, ranimera à son tour le plaisir que procurera, sans doute, aux jeunes spectateurs d'aujourd'hui, le film de Robert Vernay.

La mise en scène est ce qu'elle doit être. Ce n'est pas très exactement du cinéma. Ce n'est rien d'autre non plus. Ce n'est rien. Mais c'est ce qu'il fallait que ce fût pour que tous ces personnages qui nous sont devenus familiers, aient le ton conventionnel qu'ils exigent. Il n'y aurait pas plus d'intérêt à voir

C'est une affaire d'honneur. La réputation d'une petite paysanne devenue femme de chambre est en jeu. On l'accuse d'avoir volé un briquet de valeur et elle ne peut faire la preuve de son innocence sans compromettre la vertu de sa patronne. Mais le hasard viendra à son secours.

Ce n'est pas très émouvant. Ce n'est pas très amusant. Mais c'est souvent agréable et c'est bien joué par Hilde Krahl, qui aura cependant besoin d'un autre film pour s'imposer définitivement, et par Siegfried Breuer, Friedl Czepa, Beppo Schwaiger, Elise Aulniger, Rolf Wanka, Fritz Odemar, Karl Ellinger, Anton Pointner, Ellen Hille, Paula Menari.

Le film a été mis en scène par Helmut Kautner qui a déjà fait mieux, quand ce ne serait que *L'Heure des Adieux*.

Débarquant à l'île de Monte-Cristo, Edmond Dantès quitte Bertuccio son sauveur.



Anouchka (Hilde Krahl) reproche à son fiancé Jars (Beppo Schwaiger) de se laisser dominer par la volonté de sa mère.

SUR L'ÉCRAN

par Didier DAIX.

un *Comte de Monte-Cristo* réalisé par Marcel Carné, Jean Renoir ou Marcel L'Herbier qu'à lire quelques *Deux Gosses* dus à la plume de Giraudoux, Mauriac ou Giono.

Pierre Richard-Willm, Michèle Alfa, Marcel Herrand, Charles Granval, Joffre, Aimé Clariond, Jacques Baumer, Bergeron, Alexandre Rignault, Line Noro, Pasquali, Carmen Boni, Lise Delamare, Ermete Zacconi, Palau, Paul Faivre, André Fouché, etc., jouent comme il faut ce film qui ne manquera pas d'admirateurs.

ANOUCHKA

Cela eût pu faire un excellent vaudeville. L'intrigue est embrouillée à souhait et contient des rebondissements qui eussent pu provoquer le rire. Mais on en a fait un drame auquel le dialogue français donne un petit ton revendicateur assez naïf.

LE SOLEIL A TOUJOURS RAISON

Tino Rossi est décidément bien agréable à écouter. Il a un autre mérite : il sait choisir ses chansons. Ses qualités de comédien sont plus discutables. Mais je n'ai pas envie de les discuter. D'abord parce que son entêtement est sympathique et qu'il parvient peu à peu à s'améliorer. Ensuite, parce que si l'on ne demande pas à un comédien de savoir chanter, il n'y a pas lieu d'exiger d'un chanteur des qualités dramatiques exceptionnelles.

Son nouveau film est agréable. Je ne vous expliquerai pas pourquoi le soleil a toujours raison, parce que je ne l'ai pas compris, mais je puis vous dire que Pierre Billon a bien photographié la Provence et la Camargue, que le dialogue de Prévert nous offre quelques jolies répliques et que la distribution a de la qualité.

(Photos Régina et Tobis.)





L'Ange de la nuit

JACKIE. — « L'ange de la nuit ». C'est l'histoire d'un groupe d'étudiants qui...
LILIANE. — C'est un film sur nous ?
JACKIE. — C'est une histoire qui se passe avant la guerre 39 et qui se continue après. Des copains un tantinet faméliques se réunissent dans un club : La vache enragée.
LILIANE. — Jusqu'ici, ça m'apparaît assez près de la vérité. Tu te rappelles, quand nous sommes rentrées en première année ? Il y avait, dans la rue Cujas, un club...
JACKIE. — Bon, si tu m'interromps tout le temps, je me tais.
LILIANE. — Ça va, continue.
JACKIE. — Il y a, dans ce club, un jeune sculpteur. C'est Jean-Louis Barrault.
LILIANE. — Barrault joue ?
JACKIE. — For-mi-da-ble-ment ! Au début, il est amoureux de Simone, un modèle; c'est Gaby Andreu, tu sais, cette

Gaby Andreu, J.-L. Barrault et Solange Delporte, trois interprètes du film.



Dans son atelier du Quartier Latin, le sculpteur reçoit un camarade.

L'ancien étudiant a retrouvé celle qui sera pour lui « l'Ange de la Nuit »

gique. Barrault revient, mais il est aveugle.
LILIANE. — C'est moche. Et rien à faire pour sculpter, naturellement ?
JACKIE. — Justement si. Michèle Alfa l'aide, il se remet à sculpter et il remporte un succès formidable à une exposition. Tu m'entendras encore là-dedans.
LILIANE. — Dans le brouhaha ?
JACKIE. — Oui. Barrault, bien entendu, aime Michèle Alfa. Là-dessus, Vidal revient.
LILIANE. — Quel Vidal ?
JACKIE. — Henri Vidal ! Bob, quoi ! Il était prisonnier, il aime toujours Michèle Alfa, lui aussi, mais, tu comprends, il y a Barrault et il est aveugle.
LILIANE. — Alors ?
JACKIE. — Alors voilà.
LILIANE. — Mais ça finit comment ?
JACKIE. — Ça, ma petite, tu le sauras quand tu iras voir le film. Au studio, on nous a interdit de le dire. Le public ne doit pas connaître la fin de l'histoire avant la sortie du film.
LILIANE. — Ecoute, ma petite Jackie, je

ou l'éternelle jeunesse du Quartier Latin



La table est mise... au Famine-Club et les convives sont en appétit.

18 heures - Dans un café du Quartier Latin.
JACKIE. — Oui, ma vieille, trois jours de suite à Joinville !
LILIANE. — Veinarde...
JACKIE. — C'est Marcel, tu sais, le grand brun de 3^e année, qui m'a fait engager.
LILIANE. — Il aurait pu me prévenir aussi...
JACKIE. — D'abord, tu avais ton exam', ensuite ça s'est fait tellement vite...
LILIANE. — Enfin, tant pis. Alors ?
JACKIE. — Alors quoi ?
LILIANE. — Ben, raconte, voyons !
JACKIE. — Qu'est-ce que tu veux que je te raconte ?
LILIANE. — Mais tout : le studio, les acteurs, les projecteurs, les travellings, tout quoi... D'abord, qu'est-ce que vous aviez comme rôle ?
JACKIE. — Des rôles d'étudiants,

idiote. Tu ne me vois tout de même pas en souris d'hôtel ou en femme fatale avec mon béret sur l'oreille et mon petit paletot de cuir !
LILIANE. — Et tu avais quelque chose à dire ?
JACKIE. — On a exactement fait ce que nous a dit de faire Berthomieu.
LILIANE. — Berthomieu ?
JACKIE. — Berthomieu, c'est le metteur en scène, gourde... Il nous a dit de faire du brouhaha, on a fait du brouhaha. Je suis de tous les brouhahas du film. Le brouhaha : c'est moi !
LILIANE. — Je suis tranquille, on n'entendra que toi...
JACKIE. — Sans me flatter, je crois pouvoir affirmer que tu distingueras mon soprano léger quand tu verras le film.
LILIANE. — A propos, quel titre a-t-il ?



UNE FEMME HÉSITE ENTRE LE DEVOIR ET L'AMOUR

Henri Vidal, le trésorier du club. Michèle Alfa, l'ange de la nuit... Jean-Louis Barrault, un jeune sculpteur.



jolie fille qui a tourné dans « La maison des sept jeunes filles » ? Ma petite, elle vous sort, dans ce film, un de ces chapeaux ! Une merveille !
LILIANE. — Bon, après ?
JACKIE. — Alors, dans le club, arrive une petite étudiante en droit qui crève de faim : Michèle Alfa. Les copains la réconfortent et lui dégottent un petit boulot de nuit...
LILIANE. — ...Et elle tombe amoureuse de Barrault ?
JACKIE. — Justement non. C'est de Bob qu'elle est amoureuse.
LILIANE. — Qu'est-ce que c'est que ce Bob ?
JACKIE. — Henri Vidal. Un chic type. Au studio, il m'a offert trois cigarettes et une bouchée. Et puis la guerre arrive. Tous les hommes partent, sauf le père Heurteloup, bien entendu.
LILIANE. — Qui ça, le père Heurteloup ?
JACKIE. — Ben, Larquey, voyons, le propriétaire du club. Une sorte de père Laveur, quoi...
LILIANE. — Bon, bon.
JACKIE. — Alors, là, ça devient tra-

ne suis pas le public, moi, je suis ton amie... Tu ne peux pas me le dire, à moi ?
JACKIE. — Rien à faire.
LILIANE. — Est-ce qu'elle s'en va avec Bob ?
JACKIE. — Peut-être...
LILIANE. — Est-ce qu'elle reste avec Barrault ?
JACKIE. — Sais pas.
LILIANE. — Jackie, tu m'énerves...
JACKIE. — Prends une douche...
LILIANE. — Ecoute, ma petite Jackie, si je te proposais cinq cigarettes pour que tu me dises la fin de l'histoire ?
JACKIE. — On ne m'achète pas si facilement...
LILIANE. — J'irai jusqu'à dix cigarettes !
JACKIE. — Inutile...
LILIANE. — Quinze !
JACKIE. — Insuffisant.
LILIANE. — Mon paquet. Je te donne mon paquet : 20 cigarettes !
JACKIE. — Vingt cigarettes ?
LILIANE. — Les voilà.
JACKIE. — Merci. Mais c'est bien pour te faire plaisir. Alors voilà : Michèle Alfa... Et Jackie se pencha à l'oreille de Lilliane et lui raconta la fin de l'histoire, mais à voix si basse, si basse...
 J. MOUNOUSSE.

Michèle Alfa et Henri Vidal dans une scène du film.

(Photos Pathé-Cinéma.)



Jacqueline Gauthier aime les marines.
Elle possède un grand voilier, et...



... rêve de voyager en mer sur une péniche.



Georges Rollin aux portes de la Mosquée



... rêve d'Orient en fumant le narghilé.



puis achète des tapis pour sa chambre.

Il faut savoir vivre sur soi-même. Il y a en nous des sources de bonheur qui ne trompent pas ; ce sont nos goûts et nos aspirations intimes, nos rêves et nos pensées. Il nous appartient de les développer, de les amplifier et de les nourrir. Pour cela la connaissance des autres, la lecture, les voyages nous aident. Ces besoins intérieurs sont parfois si exigeants que lorsqu'on ne peut pas pleinement les satisfaire sensoriellement, on les apaise par demi-mesures. C'est ainsi que ceux qui aiment l'Afrique ne peuvent actuellement satisfaire leur prédilection que par la vision de cartes géographiques, la lecture et un peu d'imagination.

C'est le cas de Georges Rollin. Il a vécu quelques mois en Afrique et en a rapporté un goût raffiné pour les minarets, les souks, les lumières étincelantes, les palmiers et l'art arabe.

Quand le cinéma lui permet quelques loisirs, il aime à ranimer ses souvenirs par la contemplation d'objets qu'il a ramenés de là-bas, par la recherche à Paris de lieux qui lui rappellent la ville arabe de Tunis et en revivent en lui les senteurs... Il va souvent à la Mosquée.

Ce qui arrive à Georges Rollin arrive également à Jacqueline Gauthier, à Janine Darcey et à son mari, Gérard Landry. Jacqueline Gauthier aime la mer.

Il y aura bientôt quatre ans qu'elle n'a pas vu la mer, qu'elle ne s'y est pas baignée, qu'elle ne l'a pas affrontée sur une barque de pêche...

Aussi est-il tout naturel qu'elle aime les huîtres mieux qu'une autre ; ces mollusques ont cette saveur évocatrice des bassins d'Arcachon. Quand elle se baigne, elle va à la piscine de l'Etoile, où s'étend une fresque de la Côte d'Azur. Elle aime les marines, elle aime les voiliers. Pour un peu, elle irait jouer avec les enfants sur les bords du bassin du Luxembourg ou des Tuileries.

Janine Darcey, toute frêle, tout aérienne, joue les Icarus. Elle aime l'aviation. Allez voler aujourd'hui... Tout son amour des ailes et de l'air, elle le retrouve sur sa terrasse de Neuilly, à trente mètres au-dessus de la Seine où le vent souffle furieusement dans sa cape et la soulèverait comme un ceri-volant. Elle possède deux ou trois modèles réduits, trop réduits à son gré. A défaut d'un moteur de mille chevaux, elle en a un qui fait un demi-cheval.

Quant à son mari, très près des aspirations de sa femme, il pratique à Paris son sport favori : l'alpinisme. Sur quel sommet ? Pas même sur une terrasse. La salle d'entraînement du centre physiothérapique se trouve au rez-de-chaussée.

Mais là, torse nu, il s'élance entre deux panneaux de bois, disposés face à face et, à l'aide des jambes et des bras, il monte jusqu'à leur sommet comme à l'intérieur d'une cheminée ; de bien, il se glisse dans le tunnel roulant comme un troglodyte. C'est tout un art...

Janine Darcey construit des avions réduits.



Elle aime à se donner le vertige



et des impressions d'envol sur sa terrasse.



Voyage dans l'immobile

par GERARD FRANCE



Gérard Landry fait des exercices d'alpiniste... monte dans une cheminée,



se coulisser dans un tunnel... s'agrippe à une pente avec les ongles et se les casse.



(Ph. Ciné-Mondial.)

Kristina Söderbaum

Vivant Fastel

L'A ravissante comédienne Kristina Söderbaum (dans le privé Mme Veit Harlan) est unanimement aimée et appréciée du public européen. Sa grâce égale son talent et son nom est lié aux plus importantes productions du cinéma allemand : « Cœur immortel », « Le Voyage à Tilsit », « Le Juif Süss », « Le Grand Roi » et « La Ville Dorée ». Kristina possède une qualité étonnante : celle de s'apparenter totalement, de se confondre même aux personnages qu'elle interprète pendant toute la durée des prises de vues de chacun de ses films. C'est ainsi qu'au cours de la réalisation de « La Ville Dorée », lorsque son mari l'appelait par son prénom, elle hésitait à chaque fois avant de répondre. Cette transformation spirituelle fut constatée déjà lors de son premier film, « Jeunesse ». Ceux qui l'approchaient expliquèrent alors ce phénomène en prétendant que vu l'importance de la tâche et les difficultés qu'elle devait surmonter, il était tout naturel qu'une débutante soit intimidée par un rôle si périlleux. Mais depuis, tous ont compris que cette seconde vie qu'elle transporte dans le monde de ses personnages est un phénomène irrésistible et inexplicable qui a certainement sa source dans cette sensibilité enfantine, dans ce besoin de rêve qui caractérisait son enfance et inquiétait parfois son père.

Lorsqu'elle avait dix ans, sa mère organisait des séances récréatives qui constituaient l'événement principal lors des jours de fêtes... Dans son petit village, presque toujours enseveli sous la neige, les distractions étaient rares, et il était naturel qu'elle attendît avec impatience la réalisation de ces spectacles en miniature. Mais ses deux sœurs étaient beaucoup plus jolies qu'elle et jouaient toujours dans ces pièces les princesses ou les fées, revêtant pour leurs rôles des robes merveilleuses, tandis que Kristina devait se contenter de jouer la servante ou la bergère.

Cette indifférence à son égard l'humiliait profondément. La nuit, elle pleurait sur le sort de la pauvre Cendrillon, qu'elle interprétait et qui, pour elle, symbolisait sa vie. Elle était devenue une servante et vivait toute la journée comme si elle était vraiment la petite Cendrillon. Alors que ses sœurs et ses amies étaient toutes joyeuses malgré le trac, pour Kristina, il ne s'agissait pas de faire du théâtre, mais de vivre sa vie.

Plus tard, elle fut irrésistiblement attirée par le vrai théâtre. Elle prit en cachette de son père des leçons ; tout marcha très bien jusqu'au jour où il fallut régler les honoraires du professeur. Elle ne manquait de rien, mais ses parents avaient peu d'argent... Kristina avait économisé l'impossible sur son pécule personnel, mais c'était insuffisant, aussi dut-elle tout confesser à son père. Mais malgré ses prières, celui-ci tout accaparé par ses travaux de savant lui défendit de continuer.

Ce n'est que quelques années plus tard, lorsque son père décéda subitement, qu'elle put retourner à ses amours. Avec une amie, elle partit pour Berlin. Tout le monde croyait qu'elle allait étudier à l'Université. En réalité Kristina s'en alla dans une école de comédiens. Les premiers temps furent difficiles, mais elle obtint quand même une des premières places au concours d'admission. Enfin elle tourna un tout petit rôle dans « L'Oncle Bräsig ». Et quelques mois plus tard, celui qui devait devenir son mari l'engagea pour son premier grand succès : « Jeunesse ».

...Le jour où elle signa son contrat, il lui restait une somme équivalente à trois francs !

Jean GERR.

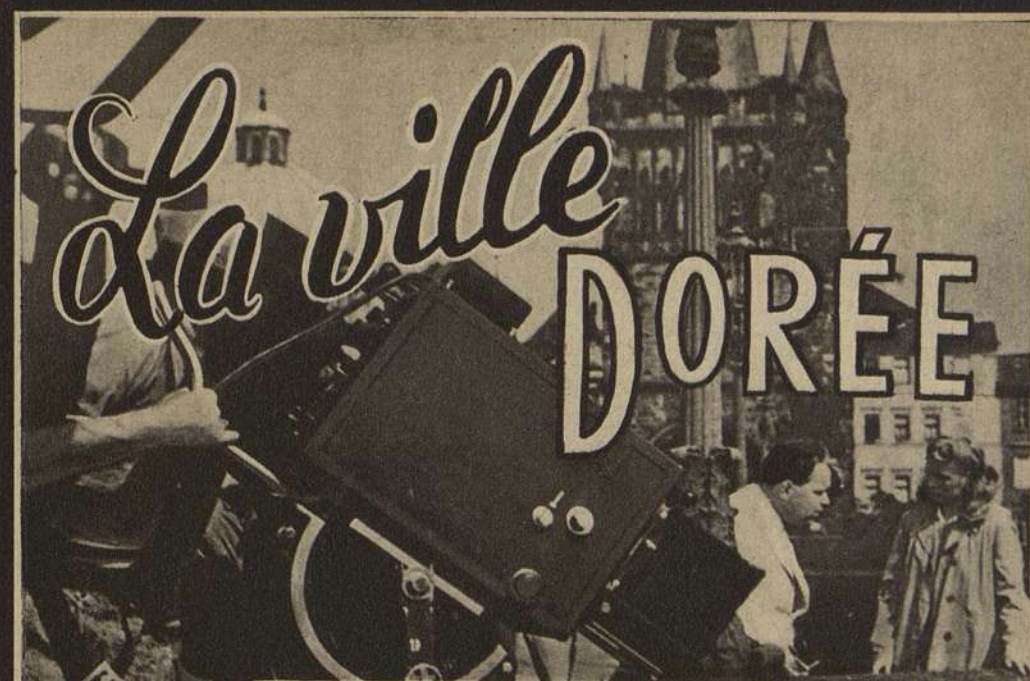
(Photo U. F. A.)

PEINTRE ET METTEUR
EN SCÈNE,
VEIT HARLAN
a réalisé le premier
grand film euro-
péen en couleurs :
"LA VILLE DORÉE"

AL'OCCASION du jubilé de l'U. F. A., qui sera célébré le 4 mars prochain, le premier grand film en couleurs produit par cette importante société fera son apparition sur nos écrans. Il y a vingt-cinq ans en effet que l'U. F. A. a été créée ; comme elle fut en Europe le pionnier du « parlant » avec *Mélodie du Cœur*, voici qu'elle sera à présent le pionnier européen du cinéma en couleurs avec *La Ville Dorée*, réalisé par Veit Harlan avec le procédé Agfacolor. Nul mieux que ce metteur en scène n'était désigné pour encourir la responsabilité de cette tâche, car dans sa jeunesse il fut tour à tour peintre-décorateur, puis comédien, avant d'être réalisateur de films. Ses œuvres cinématographiques les plus connues sont : *La Sonate à Kreutzer*, *Jeunesse*, *Le Juif Süss* et *Le Grand Roi*.

Veit Harlan se fait remarquer par le soin avec lequel il travaille, ne se contentant jamais d'à peu près. Il conduit rapidement à la célébrité les artistes qui tournent sous sa direction (comme sa femme, Kristina Söderbaum), obtenant dans ses films une remarquable unité artistique. Dans *La Ville Dorée*, c'est guidé par un sens profond de la réalité qu'il nous montre Prague.

L'action du film est située tour à tour à la ville et à la campagne, dans un immense



Sous l'œil de la camera "Agfacolor", Veit Harlan explique une scène à sa femme Kristina Söderbaum.

La vedette et le metteur en scène "casent la croûte" à l'heure de la "pose".



CE FILM A APPRIS DEUX CHOSES A KRISTINA SÖDERBAUM

AU cours des prises de vues de « La Ville Dorée », la charmante et talentueuse jeune comédienne s'est fait initier aux joies de l'équitation... non sans quelques chutes, d'ailleurs ! Elle a appris à se servir du téléviseur spécial qui permet de déceler l'intensité des couleurs et leur teinte exacte une fois filmées. La science la plus compliquée et les sports les plus dangereux ne peuvent effrayer l'ancienne Cendrillon devenue princesse du pays des rêves.



domaine dont les champs de blé alternent avec des prairies et des marais. Toute la richesse des coloris de la palette du plus brillant des peintres se retrouve sur l'écran, dans leurs exacts rapports, sans outrance et sans nulle déformation. Surtout les costumes des paysans, et principalement les toilettes des femmes, ornées de dessins de fleurs, de broderies et de rubans multicolores sont rendus avec un éclat et une justesse de teintes étonnantes... Le crépuscule sur le panorama de Prague embrasé par le soleil couchant, la scène finale de la recherche de la fugitive dans les marais... un travelling de trois cents mètres sont des prouesses de technique incomparables. La couleur ainsi traitée n'est pas seulement un « complément » de l'image, elle est surtout un enrichissement merveilleux des puissances dramatiques et sensibles du cinéma.

Peintre de talent et grand metteur en scène, inspiré par l'amour de sa femme et principale interprète, Kristina Söderbaum, *La Ville Dorée* nous montrera, alliée à la magie de la couleur, le résultat d'une union heureuse : l'esprit et la beauté.

Louis GUIBERT.

(Photo A. C. E-U ; F. A.)

ÉTOILES DU



Le pittoresque du décor et des costumes est l'un des principaux attraits du cinéma au Japon.

Parée pour la danse, une geisha rêve à son passé...



Sous l'œil du MAX

STARS ET STUDIOS DU NIPPON (II)

Vieilles légendes et intrigues modernes se partagent chaque jour les faveurs de milliers de spectateurs.

DE tous les spectacles, le cinéma est le plus populaire au Japon. Il y jouit d'un engouement rarement rencontré dans les autres pays. J'ai d'ailleurs donné dans mon précédent article quelques chiffres qui marquent bien sa position privilégiée.

Les Japonais ont toujours été friands de spectacles et cet appétit s'est tourné vers le film. Depuis ces dernières années, surtout depuis ces derniers mois, en raison de l'économie fermée dans laquelle vit le pays et aussi de cette nouvelle poussée de nationalisme qui a été jusqu'à supprimer en tous lieux publics la plupart des inscriptions étrangères, la production japonaise n'a cessé de se développer au détriment des bandes européennes et américaines dont l'importation s'est vue presque complètement arrêtée.

Il existe deux formules dans les studios nippons : le film moderne, en pleine évolution, inspiré de très près de nos intrigues occidentales et parfaitement accessible d'un bout à l'autre à la compréhension d'un étranger, et le film classique, un peu abscons, à la manière de nos mystères du moyen âge, qui se fait le champion des vieilles légendes et des vieilles traditions du drame Kabuki.

Du point de vue de sa tendance pure, on constate que, suivant la préférence marquée du public, le film moderne s'oriente nettement vers un réalisme qui trouverait assez justement sa place entre le film français, un peu superficiel, et le film allemand, souvent trop dramatique.

On note également depuis peu, chez certains producteurs, un esprit nouveau s'ingéniant à introduire des éléments d'action dans le film documentaire.

Deux films récemment sortis des studios de la compagnie Toho et que j'ai vu projeter avant mon départ du Japon sont tout à fait caractéristiques à cet égard.

Dans l'un d'eux, il s'agit de la vie et des amours d'une geisha, Koshino, qui s'est vendue pour racheter les dettes de son père. Le sujet n'est que très banal en soi, mais il a permis à l'auteur et au metteur en scène de réaliser des passages débordants d'un réalisme qui, sans aller jamais jusqu'au vulgaire, nous fait toucher au fond des passions les plus vives et les moins pures comme il en existe dans tous les cœurs

humains. Une surabondance de détails, dans lesquels se complait la curiosité nipponne, qui aime à découvrir le pourquoi et le parce que de toutes choses, achève de situer ces images dans le cadre d'un réalisme qui va parfois jusqu'à l'allucinant, obtenu avec une sobriété d'expressions et de gestes qui n'appartient évidemment qu'à des artistes asiatiques.

A ce propos, il convient de rendre aux metteurs en scène japonais tout le mérite qui leur revient. En raison même de la sobriété traditionnelle des expressions et de l'extrême jeunesse de la plupart des vedettes féminines qui n'ont pas eu le temps d'acquiescer une science professionnelle consommée, c'est au metteur en scène qu'échoit le plus souvent le rôle ingrat et combien délicat d'éduquer, voire d'éveiller le sens artistique des interprètes.

Le second de ces films « Le cheval » se déroule au temps d'hiver dans la vie calme et feutrée de neige des campagnes du Hokkaido (Ile du Nord). Il ne s'agit que d'un cheval, d'un cheval qui est à la fois la fortune et le souci de toute une famille de paysans.

Ce n'est en somme qu'un documentaire destiné à attirer l'attention, la sympa-

thie des foules sur le cheval, mais un documentaire auquel on a voulu incorporer du sentiment et de la vie, un documentaire qui dure près de trois heures sans jamais qu'on s'en lasse. Il y a dans ce film des scènes de foire campagnarde et des paysages de neige de toute beauté, comme savent seuls en fixer les Japonais dont l'œil, même lorsqu'il est remplacé par l'objectif, est toujours d'un artiste. On peut y noter également des trouvailles comme la mise bas de cette pouliche dont les efforts déployés, à peine au monde, pour se dresser sur ses quatre pattes, sont suivis avec une attention attendrissante par toute une famille qu'on dirait autour d'un berceau. De telles scènes haussent le cinéma japonais, ses auteurs, ses interprètes et ses metteurs en scène, au niveau des meilleurs.

Pour ce qui est du film classique, il est assez difficile à un étranger d'en parler. Il se produit, en effet, j'en ai eu personnellement la preuve, que des Japonais très cultivés ne comprennent pas toujours le sens exact de la pièce s'ils n'ont pas eu le soin ou le temps d'en lire au préalable attentivement le résumé figurant au programme.

Il n'en reste pas moins certain que le film japonais classique, avec ses minutieuses reconstitutions de décors et de costumes, les extérieurs magnifiquement choisis qu'il fait défiler devant les yeux, constitue un élément précieux d'observation pour celui qui désire pousser un peu plus avant son initiation à la vie nipponne.

Mais je ne saurais terminer sans souligner l'intérêt véritablement passionné que porte le Japonais aux actualités en général et, notamment, aux actualités des deux guerres dont l'influence se fait sentir indéniablement dans presque toutes les productions récentes sous des formes diverses.

J'ai vu, à Tokio, dans une salle populaire, le public littéralement électrisé, se dresser comme un seul homme, dans un « banzaï » à crever le plafond, après la projection de certaines actualités sur la guerre de Chine et obliger l'opérateur à bisser la bande.

Par ailleurs, ce même public, si vif à s'enflammer sur le chapitre du patriotisme, se laisse à loisir entasser, assis ou debout, dans des salles immenses (certaines contiennent jusqu'à 4.500 places), mais toujours archicomblées malgré la permanence du spectacle depuis le matin. Public placide s'il en est, assez remuant toutefois en raison du grand nombre d'enfants mêlés à l'assistance et dont les réactions, je l'ai pu constater bien souvent, au cinéma comme au théâtre, s'apparentent de très près, dans la joie et dans la douleur, à celles du bon public de chez nous.

RAYMOND WAGNER.



La Japonaise sait être parfois une femme moderne.

Mais elle n'a vraiment de charme que dans le costume de ses aïeules



Le héros principal du film japonais : Le cheval.

GABRIELLO ou le martyr de l'obèse

POUR entrer chez Gabriello, qui vient de tourner *Défense d'aimer*, il faut qu'il veuille bien s'effacer pour vous laisser passer : sa loge n'est pas large et lui n'est pas... mince, et cependant il a l'air d'évoluer là-dedans avec la plus grande aisance.

C'est que Gabriello, sous une apparence d'Hercule, est tout en souplesse, en nuances, et comme il se déplace, il joue, à petits coups fins, discrets efficaces, jamais il ne copie, jamais il ne se copie, jamais il n'appuie.

Au fond, c'est très difficile de parler de Gabriello. Pas un tic, pas un travers qu'on puisse relever pour pimenter la fade kyrielle des compliments. Sa bonhomie elle-même et sa simplicité foncière ne sauraient se retourner contre lui, car elles sonnent plein. Quand il vous avoue sans ambages qu'il lui est impossible de faire deux pas dans Paris sans être reconnu, salué, interpellé, on commence par tiquer : « Tiens, tiens, en voilà encore un qui pose au martyr de la publicité. » Mais on n'a pas encore eu le temps d'ironiser qu'il enchaine en souriant : « C'est assez agréable, d'abord. Au début, on se rengorge en se disant : « Ah ! ah ! » d'un petit air satisfait, puis on s'y habitue. On arrive même à s'en las-



(Photo Continental-Films.)

ser et on finit par l'accepter non pas avec résignation, mais parce que c'est en somme un excellent critère qui vous permet d'évaluer votre popularité c'est-à-dire, en somme, votre succès et la portée dans le public de vos efforts quotidiens. J'irai même jusqu'à vous avouer que je me sens tout chose quand je voyage à l'étranger où naturellement on ne me connaît pas et que je passe inaperçu... Je me fais l'effet d'être tout nul »

Claude VILLIERS.

Le Capitaine FRACASSE ADÉMAI PREND LE MAQUIS... est devenu fermier et devient bandit d'honneur



A Saint-Maurice, où tout un village a été reconstitué, Abel Gance tourne avec Fernand Gravey *Le Capitaine Fracasse*. Certaines de ces scènes exigent de véritables tours de force. Veut-on reconstituer les granges campagnardes où paysans et bêtes se mêlent ? Il faudra faire des prodiges pour obtenir les vaches, les oies et les porcs. Les fermiers d'alentour ne prêtent pas volontiers leurs animaux. Sans doute verrons-nous pourtant à l'écran, dans l'épisode de Poitiers, une écurie transformée en salle de spectacle et où apparaîtront quand même un âne, un cochon, des oies, des coqs, des poules et des bœufs. Mais tout ce bétail a dû être loué à la journée et à prix d'or : un bœuf vaut 650 francs par jour — soit le cachet d'un petit rôle, — un porc, moitié prix ; quant à la volaille,

menu fretin, elle touche le tarif figuratif. Ne croyons pas que ces artistes improvisés tiennent d'ailleurs leur rôle de façon décevante : devant la caméra, les poules caquetent sur l'ordre du metteur en scène, et le coq chante lorsque s'allument les projecteurs ; seul le cochon, dans son auge, se conduit mal ou se dispute avec l'âne, son voisin immédiat. Après les prises de vues, le Capitaine Fracasse s'intéresse à l'âne. Matamore tire des conclusions définitives sur le rendement d'un cochon. Zerbinette, Mlle France, bavarde avec la vache qui lui donne un litre de « vrai » lait chaque jour. Plus réaliste, lui, l'opérateur Hayer, après le travail quotidien, emprisonne une poule dans sa loge. On assure que chaque jour, à heures fixes, il vient caresser la tête de sa protégée dans l'espoir d'obtenir des œufs. CHARLES DAUZATS.



Le fameux personnage créé par Noël-Noël va reparaitre bientôt sur l'écran. Celui qui fut aviateur et guerrier du moyen âge se transforme, cette fois, en bandit d'honneur, sans perdre pour cela, espérons-le, sa charmante naïveté et son pittoresque accent. Adémaï, bandit d'honneur, dont les prises de vues commenceront incessamment, aura également pour interprètes Gaby Andreu et Georges Grey. Ce film sera produit par une société « Les Prisonniers Associés », fondée par le chansonnier Paul Colline, avec le concours d'anciens prisonniers. Les maquettes des décors ont été faites dans les Stalags. Des prisonniers ont également travaillé aux dialogues.

Le Coin du Figurant

Cette semaine, au studio : **Francœur** : L'Honorable Léonard. Réal. : P. Prévert. Régie : Saurel. Production tournant de jour. Essor. **Photoson** : Le Soleil de Minuit. Réal. : B. Roland. Régie : Leclerc. S. U. F. Production tournant de nuit. **Buttes-Chaumont** : L'Homme de Londres. Réal. : Decoin. Régie : Tanières. S. P. D. F. Production tournant de nuit. **Béthanie ou La Grande Clarté**. Réal. : R. Bresson. Ce film est enfin entré en réalisation ; il tourne de nuit seulement. Figuration femme surtout. **Saint-Maurice** : Capitaine Fracasse. Réal. : Abel Gance. Régie : Gautrin. L. U. X. **On prépare** : L'homme qui vendit son âme au diable. J.-P. Paulin donnera le premier tour de manivelle de ce film pour Mi-

nerva vers le 20 février, à Saint-Maurice. M. Genty reçoit actuellement. Les Roquevillard, Jean Drévillat entrera au studio Photoson vers le 20 février. Film réalité pour S.I.R.I.U.S. **Savez-vous que...** A l'occasion de l'Après-Midi Sportifs du Cinéma, organisée au profit du Secours National, qui aura lieu le samedi 20 février, à 15 h., au Vélodrome d'Hiver, les concours professionnels, sportifs et humoristiques, dont un concours de silhouettes ; sont ouverts aux jeunes artistes de complément, débutants et élèves des cours d'art dramatique. **Renseignements et inscriptions** : Concurrentes : Aux Spectacles de France, 28, av. Hoche, chaque jour, de 14 à 15 heures. Concurrents : Au Club de France, 240 bis, boul. St-Germain, chaque jour, de 14 à 15 heures.



Fernand, la grande vedette de l'écran, vient d'être particulièrement fêté par une brillante jeunesse, à l'Ecole théâtrale de Nonia Navar. Le voici avec Tonia Navar, entouré des principaux élèves, dont certains sont prêts à affronter avec succès les feux de la rampe : 1. Adrienne Alain, Mona Arnould ; 2. Roger Bataille, Renée Comte ; 3. Robert Demoy ; 4. Denise Denis ; 5. Suzette Destrée ; 6. Marie France ; 7. Jean Guérineau ; 8. Gina Laury ; 9. Yvette Marly ; 10. Raymond Massard ; 11. Catherine Orly ; 12. Marcelle Picart ; 13. René Pierre ; 14. Michel Roux, Patrick Sauvage ; 15. Virginia. (Photo Studio Fertile.)

OLYMPIA
LE CONTE DE MONTE-CRISTO
 sur scène : UNE RÉALISATION GRANDIOSA...
.. Santons ..
 LE GRAND PRIX DE LA BIENNALE DE VENISE
 « La Couronne de Fer est le meilleur film »
 « grand spectacle qui a été réalisé au cours des derniers dix ans de l'histoire du cinéma. »
 « Jamais le cinéma italien n'avait réalisé une production comparable à celle-ci en somptuosité. »
M. BLANQUET

L'honorable Catherine
 en double exclusive
COLISEE d'AUBERT-PALACE

AU FRANÇAIS
 RAIMU dans
LE BIENFAITEUR

au BALZAC
 sans succès sans précédent
LA COURONNE DE FER
 GRAND PRIX DE LA BIENNALE DE VENISE
 « La Couronne de Fer est le meilleur film »
 « grand spectacle qui a été réalisé au cours des derniers dix ans de l'histoire du cinéma. »
 « Jamais le cinéma italien n'avait réalisé une production comparable à celle-ci en somptuosité. »
M. BLANQUET

AU BIARRITZ
 dans
ANOUCHKA
 Amour - Conflit - Poésie

LES BONS PROGRAMMES

Du 3 au 9 février. Du 10 au 16 février.

Acacias, 45 bis, r. Acacias, T.I.J. M.14h.-16h.30. S.20h.30.
Aubert-Palace, 26, bd Italiens, P. 12,45 à 23 h.
Balzac, 11, r. Balzac, Ely, 52.70, P. 14 à 23 h.
Berthier, 35, bd Berthier, M. J. S. 15 h. S. 20.30. D. 14-23 h.
Biarritz (Le), 79, Ch.-Elysées, P. 14 à 23 h.
Bonaparte, 76, r. Bonaparte, P. 14 à 23 h.
Caméo, 32, bd Italiens, Pro. 20-89, P. 14 à 23 h.
Cinécran, 17, r. Caumartin, Opé. 81-50, P. 12 à 23 h.
Cinéma Champs-Élysées, 118, Ch.-Elysées, P. 14 à 23 h.
Ciné-Michodière, 31, bd Italiens, Ric. 60-33, P. 14 à 23 h.
Ciné-Opéra, 32, av. Opéra, Opé. 97-52, P. 14 à 23 h.
Cinéphone, 36, Champs-Élysées, Ely, 24-89, P. 14 à 23 h.
Clichy (Le), 7, pl. Clichy, Mar. 94-17, P. 14 à 23 h.
Clichy-Palace, 49, av. Clichy, Mar. 20-43, P. 14 à 23 h.
Club des Vedettes, 2, r. Italiens, Pro. 88-81, P. 14 à 23 h.
Colisée, 38, Ch.-Elysées, Ely, 29-46, P. 14 à 23 h.
Ermilage, 72, Ch.-Elysées, Ely, 15-71, P. 14 à 23 h.
France, 36, bd Italiens, Pro. 33-88, P. 14 à 23 h.
Gaumont-Palace, pl. Clichy, M.14-17 h. S.20h. D.14-23 h.
Helder, 34, bd Italiens, Pro. 11-24, P. 14 à 23 h.
Impérial, 29, bd Italiens, P. 14 à 23 h.
Lord Byron, 122, av. Ch.-Elysées, Bal. 04-22, P. 14 à 23 h.
Madeleine, 14, bd Madeleine, Opé. 56-03, P. 12 à 23 h.
Marbeuf, 34, r. Marbeuf, Bal. 47-19, P. 14 à 23 h.
Mariavaux, 15, bd Italiens - Ric. 83-90, P. 14 à 23 h.
Miramar, pl. de Rennes, Dan. 41-02, P. 14 à 23 h.
Moulin-Rouge, pl. Blanche, Mon. 63-26, P. 14 à 23 h.
Normandie, 116, Ch.-Elysées, Ely, 41-18, P. 14 à 23 h.
Olympia, 28, bd Capucines, Opé. 47-20, P. 14 à 23 h.
Paramount, 12, bd Capucines, Opé. 34-30, P. 14 à 23 h.
Portiques, 146, Ch.-Elysées, P. 12 h. 45 à 23 h.
Radio-Cité Bastille, 5, fg St-Antoine, P. 14 à 23 h.
Radio-Cité Montparnasse, 6, r. Galté, P. 14 à 23 h.
Radio-Cité Opéra, 8, bd Capucines, P. 14 à 23 h.
Régent-Caumartin, 4, r. Caumartin, Opé. 28.03, P. 14-23 h.
Royal-Maillot, 83, av. Gde-Armée, Pas. 12-24, P. 14-23 h.
St-Lambert, 6, r. Péclot, M. L. J. S. 15 h. S. 20.30. D. 14-23.
Studio de l'Étoile, 14, rue Troyon, Eto. 19-93, P. 14 à 23.
Studio Fontaine, 25, r. Fontaine, Tri. 05-00, P. 14 à 23 h.
Triomphe, 92, Ch.-Elysées, P. 14 à 23 h.

Visages de femmes, L'honorable Catherine, La couronne de fer, Haut-le-Vent, Anouchka, Lettres d'amour, Un grand amour, Sancta Maria, L'appel du silence, Le mensonge de Nina Petrovna, Lettres d'amour, La croisée des chemins, Feu sacré, Huit hommes dans un château, Le rayon d'acier, La croisée des chemins, L'honorable Catherine, Port d'attache, Le bienfaiteur, Lettres d'amour, Le roi s'amuse, Une femme dans la nuit, Les visiteurs du soir, Les visiteurs du soir, Pontcarra, colonel d'Empire, Pontcarra, colonel d'Empire, L'Arlésienne, Sergent Berry, Picpus, Le conte de Monte-Cristo, Le soleil a toujours raison, Après l'orage, L'assassin habite au 21, Visages de femmes, Andorra, Patricia, Les hommes sans peur, Premier Bal, L'étoile de Rio, Tarakanova, Les petits riens.

Paradis perdu, L'honorable Catherine, La couronne de fer, Feu sacré, Anouchka, Lettres d'amour, Un grand amour, Les petits riens, L'appel du silence, Promesse à l'inconnu, Lettres d'amour, Le crime de M. Lange, Huit hommes dans un château, Le rayon d'acier, La croisée des chemins, L'honorable Catherine, Port d'attache, Le bienfaiteur, La croisée des chemins, Le roi s'amuse, Port d'attache, Les visiteurs du soir, Les visiteurs du soir, Pontcarra, colonel d'Empire, Pontcarra, colonel d'Empire, L'assassin habite au 21, Sérénade du souvenir, Picpus, Le conte de Monte-Cristo, Le soleil a toujours raison, Après l'orage, Monsieur La Souris, Notre-Dame de la Mouise, Andorra, Le destin fab. de Désirée Clary, La présidente, S.-O. S. 103, L'étoile de Rio, Lugaya, Les petits riens.

Le Nouveau SAVOIR-VIVRE
 À tous vos cadeaux, n'omettez pas de joindre un billet de la LOTERIE NATIONALE

CINÉMA LES PORTIQUES 146, CHAMPS-ÉLYSÉES, 146
APRÈS L'ORAGE
 EN 1^{re} EXCLUSIVITÉ, UN GRAND FILM FRANÇAIS
 GRAY-FILM

THÉÂTRE des MATHURINS
 Marcel Herrand et Jean Marchat
 T. l. s. 19 h. 30
 sauf mardi.
 Mat. Dimanche à 15 heures.

ÉTOILE
LÉO MARJANE
 DANS UN PROGRAMME ÉTOILE

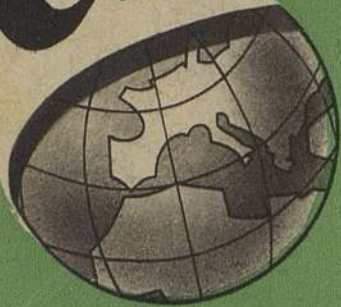
AU CAMÉO
ZARAH LEANDER
 dans
UN GRAND AMOUR

MOULIN DE LA GALETTE
 Tous les Dimanches et Fêtes, à 15 heures
CAF' CONC' SURPRISE
 avec les MEILLEURES VEDETTES DE PARIS
 et **STELLO**
 ENTRÉE LIBRE

LE BŒUF SUR LE TOIT
 34, rue du Colisée — Ely, 83-80
Charles TRENET
 et l'orchestre AIMÉ BARELLI
 avec **HUBERT ROSTAING**

PLEYEL
 Dimanche 21 Février, 14 h. 30
COLLEGE - RYTHME
 Le plus jeune jazz français
 avec **SYLVIA DORAME**

Ciné-



N° 75 — 5 Février 1943

Dans ce numéro :
**LE VOYAGE DANS
L'IMMOBILE**

mondial

**TOUS
LES VENDREDIS**

4^F.

Roland Pilain, qui
joue et présente
tous les jeudis au
théâtre Antoine :
" L'oiseau bleu. "
va faire incessam-
ment ses débuts à
l'écran.

(Photo Harcourt.)

